skema THINK TANK | PUBLIKA

NOTE
INCERTITUDES

LA BATAILLE DES RECITS A L'ERE DU NUMERIQUE

Septembre 2026

Enjeux, méthodes et limites des approches narratologiques

Paul JANIN, Jean LANGLOIS-BERTHELOT & Didier BAZALGETTE

SKEMA PUBLIKA

SKEMA Publika est le think tank international de SKEMA Business School, il analyse les grandes mutations sociales, économiques, technologiques et géopolitiques pour éclairer la décision publique et privée. Sur la base des travaux de l'école et de contributions extérieures validés scientifiquement, le think tank alimente le débat public et émet des recommandations pour les décideurs nationaux et internationaux.

SKEMA Publika mobilise une approche interdisciplinaire et internationale, nourrie par le réseau mondial de campus de SKEMA et une communauté d'experts issus du monde académique et professionnel. Cette dimension internationale ne constitue pas seulement un réseau, mais un mode de pensée. Ainsi, Publika articule les dynamiques locales avec les transformations globales pour proposer un regard décentré et multipolaire sur les grands enjeux contemporains.

Les opinions exprimées dans ce texte n'engagent que la responsabilité des auteurs.

© Tous droits réservés, SKEMA Business School, 2026
Couverture : « une personne assise à un bureau avec deux ordinateurs portables ». Han Wen. Unsplash.

SKEMA Publika
SKEMA Business School, Campus Grand Paris
5 Quai Marcel Dassault – CS 90067
92156 Suresnes Cedex, France

Tél. : +33.1.71.13.39.32
Courriel : publika@skema.edu
Site Internet : www.publika.skema.edu

COLLECTION

« Explorer les zones grises de la géopolitique, du numérique et des risques globaux ».

Dans la « collection incertitude » les travaux analysent les tensions, risques émergents et les dynamiques d'instabilité à l'échelle mondiale.

COMITE DE LECTURE

Frédérique Vidal est Directrice du Développement de SKEMA Publika et Directrice de la Stratégie et de l'Impact Scientifique de SKEMA Business School. Professeur des universités en biologie, elle a été Présidente de l'université Nice-Sophia-Antipolis entre 2012 et 2017, puis ministre de l'Enseignement Supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, dans les Gouvernements Philippe et Castex de 2017 à 2022. Elle a été Conseillère spéciale auprès du Président de l'EFMD et est aussi actuellement Représentante permanente de la Principauté de Monaco auprès du Programme des Nations unies pour l'environnement et de la Commission baleinière internationale.

Sean Scull, Chargé de projets think tank, est Doctorant en science de l'information et de la communication à l'université Paul Valéry-Montpellier III. Il est diplômé en sciences politiques avec une spécialisation en relations internationales de l'université de Göteborg et d'un Master en politiques internationales avec une spécialisation en politique anglophone de l'université de Toulon. Sean a vécu et travaillé en Suède et aux États-Unis d'Amérique.

AUTEURS

Jean Langlois-Berthelot coordonne le module « Technologies et Innovations Duales » du Master MTI, INSTN-CEA / Écoles des Mines / Paris Dauphine.

Paul Janin est officier supérieur de l'armée de Terre, spécialisé dans les enjeux de sciences cognitives, d'influence et de guerre cognitive. Désigné par l'Enseignement militaire supérieur scientifique et technique pour conduire une analyse de l'écosystème scientifique, académique et institutionnel travaillant sur ces questions, il a mené un travail d'immersion, d'analyse et d'échange en interface avec les principaux établissements de référence du domaine. Il a notamment été en immersion au CEA Paris-Saclay et en liaison avec les scientifiques travaillant sur les programmes de financement AID/DGA consacrés à la guerre cognitive et à l'influence. Il a publié dans plusieurs revues, dont la Revue Défense Nationale, Polytechnique Insights et ISTE OpenScience.

Didier Bazalgette est docteur de l'INSERM, ancien de la DGA et de l'AED.

RESUME

La « bataille des récits » s'est imposée comme une manière particulièrement féconde de décrire l'influence numérique. Elle invite à lire les flux fragmentés des plateformes comme des architectures de plausibilité : des ensembles de cadres narratifs, symboliques, techniques et affectifs qui rendent certains contenus immédiatement reconnaissables, crédibles ou émotionnellement cohérents pour des publics donnés. La narratologie, la sémiotique et l'analyse des plateformes permettent de reconstruire ces continuités, d'en suivre les réactivations et d'identifier les formes qui organisent la perception collective. Cette note approfondit cette proposition en précisant ses objets, ses méthodes et son articulation avec les approches computationnelles. Elle examine ensuite les conditions nécessaires pour relier l'analyse des architectures narratives à celle de la réception et des conduites.

TABLE DES MATIERES

Résumé i
Introduction 1
I. Des contenus aux architectures de plausibilité 2
A. Reconnaissance, sérialité et architexte 2
B. Plateformes, mémoire distribuée et régimes de visibilité 4
C. Affects et réduction de complexité 5
II. Rendre les continuités narratives observables 6
A. Déplacer l'unité d'analyse 6
B. Articuler lecture rapprochée et méthodes computationnelles 7
C. Ce que les traces permettent réellement d'établir 8
III. Des architectures de plausibilité aux effets d'influence 9
A. Relier reconnaissance, adhésion et comportement 9
B. De la puissance stratégique à la précision analytique 10
C. Vers une analyse intégrée de l'influence 12
Recommandations 13
Conclusion 18

INTRODUCTION

L'influence numérique est souvent appréhendée à partir d'objets faciles à isoler : un compte, une campagne coordonnée, une vidéo virale, un cadrage stratégique ou un volume d'engagement. Cette entrée saisit les acteurs et les circulations, mais imparfaitement la continuité des formes symboliques qui organisent la réception. Dans les environnements numériques, les contenus circulent sous forme de fragments, captures, extraits, commentaires, *hashtags*, montages ou objets mémétiques, sans que cette fragmentation matérielle entraîne nécessairement une fragmentation du sens. Des objets hétérogènes peuvent réactiver la même opposition morale, la même causalité implicite ou la même tonalité affective. L'unité pertinente n'est alors plus seulement le message, mais l'architecture interprétative dans laquelle il devient lisible.

Ce déplacement explique le regain d'intérêt pour les notions de récit, de cadrage, de sérialité, d'architexte et de communauté interprétative. Elles éclairent plusieurs propriétés que les seules métriques de circulation saisissent mal : la persistance de motifs, la reconnaissance immédiate d'une structure, la réactivation de contenus anciens, la cohérence affective d'énoncés pourtant contradictoires ou la stabilisation de certains régimes de plausibilité. Les espaces numériques apparaissent moins comme de simples infrastructures de diffusion que comme des milieux sémiotiques. Ils sélectionnent, hiérarchisent et réactivent des formes disponibles pour des publics déjà situés socialement et culturellement.

Cette perspective ouvre un programme de recherche plus large. Une architecture narrative peut être décrite selon sa stabilité, sa visibilité, sa cohérence et sa capacité de réactivation. Il reste ensuite à comprendre comment ces propriétés interagissent avec la réception : reconnaissance d'une forme, appropriation d'un cadrage, adhésion, mobilisation ou transformation d'une conduite. L'intérêt de la notion d'architecture de plausibilité est précisément de permettre cette articulation sans réduire l'influence à la seule circulation d'un message.

L'enjeu consiste ainsi à donner aux approches narratologiques toute leur portée. Elles reconstruisent les architectures symboliques, techniques et affectives qui rendent certains contenus plausibles et réactivables. Associées aux méthodes computationnelles et aux recherches sur la réception, elles peuvent contribuer à une analyse intégrée de l'influence numérique,

comprise comme un processus sociotechnique reliant circulation symbolique, cadres interprétatifs et conduites situées.

I. DES CONTENUS AUX ARCHITECTURES DE PLAUSIBILITE

A. RECONNAISSANCE, SERIALITE ET ARCHITEXTE

Les objets médiatiques ne fonctionnent jamais[1] comme de simples supports d'information. Les travaux de Roland Barthes[2] sur les mythologies contemporaines montraient déjà qu'ils produisent des évidences culturelles en naturalisant des systèmes de valeurs. Ceux d'Erving Goffman[3] sur les cadres de l'expérience ont établi que les individus interprètent les situations à partir de structures préalables. Stuart Hall a, de son côté[4], montré que la réception n'est pas passive : les messages sont décodés dans des systèmes culturels et sociaux qui rendent possibles des lectures dominantes, négociées ou oppositionnelles. La plausibilité d'un contenu ne réside donc jamais entièrement dans ce contenu.

La sérialité permet de préciser ce mécanisme. Les formes culturelles sérielles reposent moins sur l'originalité absolue de chaque épisode que sur le plaisir et l'efficacité de la reconnaissance. Le retour partiel du même, rôles familiers, oppositions stables, causalités attendues, tonalités reconnaissables, permet au public de comprendre un nouvel épisode avant même d'en avoir examiné tous les éléments. Umberto Eco a montré[5] que répétition et innovation ne s'opposent pas : l'innovation sérielle devient intelligible parce qu'elle varie une matrice déjà connue.

1 Jean-Marie Floch, Sémiotique, marketing et communication, Paris, Presses universitaires de France, 1990.
2 Roland Barthes, Mythologies, Paris, Éditions du Seuil, 1957.
3 Erving Goffman, Frame Analysis: An Essay on the Organization of Experience, New York, Harper & Row, 1974.
4 Stuart Hall, « Encoding/Decoding », dans Stuart Hall, Dorothy Hobson, Andrew Lowe et Paul Willis (dir.), Culture, Media, Language, Londres, Hutchinson, 1980, p. 128-138.
5 Umberto Eco, Lector in fabula, Paris, Grasset, 1985 ; De Superman au surhomme, Paris, Grasset, 1993.

Les environnements numériques intensifient cette propriété. Une vidéo courte, une photographie sortie de son contexte, un commentaire ironique et un message alarmiste peuvent ne partager aucun vocabulaire précis tout en réactivant le même schéma : vérité cachée contre version officielle, peuple contre élites, menace contre protection, dépossession contre résistance. Le contenu individuel fonctionne alors comme un point local d'activation. Il n'a pas besoin de porter une démonstration complète ; quelques indices suffisent à convoquer une structure interprétative disponible.

La notion d'architexte[6], issue de la tradition narratologique, désigne cette matrice de conventions qui permet de reconnaître immédiatement un type de récit. Elle déplace l'analyse : un message ne devient pas plausible uniquement parce qu'il serait factuellement crédible, mais parce qu'il s'insère dans une forme dont le public connaît déjà les rôles, les attentes et les dénouements possibles[7]. Cette reconnaissance réduit le coût cognitif de l'interprétation. Elle permet également d'absorber certaines lacunes : le destinataire complète les blancs à partir de connaissances, de soupçons ou d'affects préexistants.

Cette propriété oblige à dépasser une conception de l'influence comme transmission ponctuelle d'un message. Un contenu peut constituer un épisode, mais sa portée dépend souvent de la structure qui le précède et lui survit. La disparition ou la réfutation d'un épisode n'épuise donc pas l'architecture qui lui conférait son sens. Toutefois, constater cette persistance ne permet pas encore d'affirmer que l'architecture exerce une influence comportementale. À ce stade, l'approche narrative établit une condition de lisibilité et de plausibilité, non un effet.

6 Gérard Genette, Introduction à l'architexte, Paris, Éditions du Seuil, 1979.

7 Marie-Laure Ryan, Possible Worlds, Artificial Intelligence, and Narrative Theory, Bloomington, Indiana University Press, 1991.

B. PLATEFORMES, MEMOIRE DISTRIBUEE ET REGIMES DE VISIBILITE

Les récits numériques ne circulent pas dans un espace neutre. Les plateformes organisent les conditions de visibilité, de répétition et de réactivation des contenus. Les mécanismes de recommandation, les formats courts, les métriques d'engagement et les logiques de captation attentionnelle favorisent certaines formes : objets facilement reconnaissables, fortement polarisants, rapidement partageables et compatibles avec des attentes déjà constituées. La technique ne transporte donc pas seulement[8] les récits ; elle participe à leur mise en forme et à leur temporalité.

Cette dimension rejoint l'intuition médiologique[9] selon laquelle aucune circulation symbolique ne peut être dissociée des dispositifs matériels qui la rendent possible. Les plateformes constituent des systèmes de mémoire distribuée. Des contenus anciens restent disponibles, sont extraits de leur contexte, recombinés et réintroduits dans de nouvelles séquences. Ils peuvent entrer en latence puis ressurgir lorsqu'un événement leur restitue une pertinence. La continuité narrative ne dépend plus d'un texte stable ou d'un émetteur unique : elle émerge d'une multitude de fragments, d'acteurs et de reprises.

La temporalité de ces environnements est donc discontinue au niveau des objets, mais potentiellement continue au niveau des structures. Les contenus se renouvellent rapidement tandis que les oppositions, les figures de menace, les causalités et les tonalités demeurent. Cette dissociation explique la résilience de certaines interprétations. L'architecture peut se maintenir malgré la réfutation de plusieurs de ses épisodes, précisément parce qu'elle ne se confond avec aucun d'eux.

Les plateformes contribuent également à la visibilité différentielle de ces architectures. Elles privilégient les contenus qui suscitent une réaction observable, mais cette réaction peut être positive, négative, ironique ou simplement curieuse. Une métrique d'engagement agrège des comportements hétérogènes et les transforme en signal de

8 Marshall McLuhan, Understanding Media: The Extensions of Man, New York, McGraw-Hill, 1964.
9 Régis Debray, Cours de médiologie générale, Paris, Gallimard, 1991.

recommandation. L'exposition qui en résulte peut accroître la familiarité d'un motif sans produire l'adhésion à son contenu. La visibilité est donc simultanément une propriété technique réelle et un indicateur ambigu de l'influence.

Les architectures narratives contemporaines doivent ainsi être comprises comme des objets sociotechniques. Elles ne sont ni imposées mécaniquement par les plateformes ni produites exclusivement par les publics. Elles résultent d'une interaction entre dispositifs de visibilité, répertoires culturels, stratégies d'acteurs et pratiques de réception. Cette conception évite deux réductions : traiter les récits comme de simples habillages discursifs ou attribuer aux algorithmes une puissance causale autonome.

C. AFFECTS ET REDUCTION DE COMPLEXITE

La plausibilité narrative est également affective. Les travaux consacrés aux publics affectifs[10] et aux économies émotionnelles[11] montrent que les émotions ne sont pas de simples réactions individuelles[12]. Elles circulent, s'attachent à des objets, distinguent des groupes et contribuent à stabiliser des communautés de réception. Peur, indignation, humiliation, nostalgie, soupçon ou sentiment de révélation deviennent des repères d'interprétation.

Un récit paraît souvent plausible parce qu'il « sonne juste » pour un public donné. Cette justesse ne signifie pas vérité factuelle. Elle désigne l'accord entre une proposition et une configuration préalable d'expériences, d'attentes et d'affects. Une contradiction locale peut alors être absorbée sans détruire l'ensemble, dès lors que la structure émotionnelle demeure stable. La cohérence affective peut compenser une faible cohérence logique.

Cette propriété est renforcée par la surcharge informationnelle[13]. Dans des environnements marqués par la vitesse, la concurrence attentionnelle et l'abondance des signaux, les architectures narratives remplissent une

10 Zizi Papacharissi, Affective Publics: Sentiment, Technology, and Politics, Oxford, Oxford University Press, 2015.
11 Sara Ahmed, The Cultural Politics of Emotion, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2004.
12 Frédéric Lordon, La société des affects, Paris, Éditions du Seuil, 2013.
13 Jonathan Crary, 24/7: Late Capitalism and the Ends of Sleep, Londres, Verso, 2013.

fonction de réduction de complexité[14]. Elles attribuent des rôles, organisent les causalités et hiérarchisent les événements. Elles permettent de conserver une continuité interprétative sans réexaminer chaque information. Cette économie cognitive explique leur persistance, mais elle ne doit pas être immédiatement traduite en persuasion.

L'intensité émotionnelle peut favoriser la mémorisation, l'engagement ou le partage. Elle ne fournit toutefois pas une mesure directe de l'adhésion. Un contenu suscitant la colère peut renforcer une conviction, provoquer un rejet ou servir de support à une dénonciation. Les mêmes traces numériques peuvent correspondre à des états mentaux opposés. L'analyse affective rend donc visibles des zones de condensation émotionnelle ; elle ne résout pas la question de leur signification comportementale.

II. RENDRE LES CONTINUITES NARRATIVES OBSERVABLES

A. DEPLACER L'UNITE D'ANALYSE

Si l'objet recherché est une continuité interprétative distribuée, le corpus ne peut plus être constitué comme une simple collection de messages associés par mots-clés. Deux contenus lexicalement proches peuvent appartenir à des architectures différentes ; deux contenus sans vocabulaire commun peuvent remplir la même fonction narrative. La constitution du corpus comporte donc nécessairement une décision théorique sur ce qui fait continuité.

Les méthodes qualitatives issues de la narratologie et de la sémiotique permettent d'identifier les motifs récurrents, les structures actantielles, les cadres interprétatifs, les isotopies et les régimes d'énonciation. Le modèle actantiel de Greimas[15] aide, par exemple, à repérer des positions relativement stables : sujet menacé, adversaire caché, autorité suspecte, révélateur, victime collective ou médiateur. L'analyse ne cherche pas seulement ce qui est dit, mais la fonction occupée par chaque fragment dans une structure plus large.

14 Yves Citton, Pour une écologie de l'attention, Paris, Éditions du Seuil, 2014 ; Bernard Stiegler, La société automatique, t. 1, Paris, Fayard, 2014.
15 Algirdas Julien Greimas, Sémantique structurale : recherche de méthode, Paris, Larousse, 1966.

La notion d'isotopie permet de reconstruire des continuités sémantiques et affectives à travers des objets hétérogènes. Une même opposition peut se manifester par des termes, des images, des rythmes, des cadrages ou des implicites différents. Le corpus devient alors une coupe interprétative dans un environnement narratif distribué, et non un inventaire supposé exhaustif du récit.

Ce déplacement est essentiel, mais il comporte un risque de circularité. Si le chercheur définit d'abord une architecture puis sélectionne les fragments qui la confirment, il peut transformer son hypothèse en résultat. Il faut donc expliciter les critères de codage, rechercher les contre-exemples et distinguer la présence d'un motif de sa centralité réelle. La reconstruction narrative reste une opération interprétative qui doit être rendue réfutable.

B. ARTICULER LECTURE RAPPROCHEE ET METHODES COMPUTATIONNELLES

Les volumes de traces numériques[16] rendent nécessaire une articulation entre lecture rapprochée et observation computationnelle. Les analyses de cooccurrences, les séries temporelles, les cartographies relationnelles[17] et les mesures de valence émotionnelle peuvent identifier des régularités invisibles à l'échelle des contenus individuels. Elles montrent des pics de réactivation, des voisinages lexicaux, des positions relationnelles ou des concentrations affectives.

La *distant reading* ne remplace[18] cependant pas l'interprétation. Elle fournit des indices permettant de revenir vers les objets, de tester une hypothèse ou d'identifier des zones significatives. Une cartographie de cooccurrences ne constitue pas spontanément une architecture narrative ; une proximité statistique n'établit ni un rôle actantiel ni une causalité. De même, un outil

16 Richard Rogers, Digital Methods, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2013.
17 Tommaso Venturini, « Diving in Magma: How to Explore Controversies with Actor-Network Theory », Public Understanding of Science, vol. 19, n° 3, 2010, p. 258-273.
18 Franco Moretti, Distant Reading, Londres, Verso, 2013.

d'analyse de sentiment[19] peut repérer une tonalité dominante sans déterminer l'objet de l'émotion, son appropriation par le public ou son effet. Une méthode robuste peut donc suivre un mouvement itératif. Une lecture qualitative formule une hypothèse sur les structures de reconnaissance. Les outils computationnels recherchent leur distribution, leur temporalité et leurs variations dans un corpus étendu. Le retour aux contenus vérifie ce que signifient les régularités détectées et identifie les usages contradictoires. L'objectif n'est pas de produire une mesure totale du récit, mais une reconstruction contrôlée de continuités partielles.

Cette articulation permet de distinguer plusieurs niveaux : présence d'un motif, fréquence, visibilité, circulation entre communautés, stabilité temporelle et intensité affective. Chacun correspond à une propriété observable. Aucun ne doit être utilisé isolément comme synonyme d'influence. L'analyse gagne en précision lorsqu'elle renonce à un indicateur unique et décrit la combinaison particulière des propriétés observées.

C. CE QUE LES TRACES PERMETTENT REELLEMENT D'ETABLIR

Les métriques de plateforme renseignent principalement l'exposition, la réactivité et la circulation locale. Elles montrent qu'un contenu a été vu, partagé, commenté ou relié à d'autres objets. Elles ne donnent pas directement accès à la compréhension, à la croyance, à la transformation d'une préférence ou au passage à l'action. Même le partage est équivoque : il peut signaler l'adhésion, la critique, l'ironie ou la simple conservation d'un contenu.

Une architecture narrative peut ainsi être définie comme fortement visible lorsque ses motifs apparaissent fréquemment et occupent des positions centrales dans les réseaux observés. Elle peut être dite stable lorsqu'ils se maintiennent ou se réactivent dans le temps. Elle peut être qualifiée de cohérente lorsque des fonctions, des oppositions et des tonalités se répondent. Ces propriétés sont importantes, mais elles restent descriptives.

19 C. J. Hutto et Eric Gilbert, « VADER: A Parsimonious Rule-Based Model for Sentiment Analysis of Social Media Text », Proceedings of the International AAAI Conference on Web and Social Media, vol. 8, n° 1, 2014, p. 216-225.

L'approche narrative est donc moins un instrument de mesure exhaustive de l'influence qu'un dispositif de reconstruction des conditions symboliques dans lesquelles celle-ci pourrait s'exercer. Elle permet de comprendre pourquoi un contenu est immédiatement reconnaissable, pourquoi une réfutation ponctuelle laisse intacte une structure ou pourquoi des fragments hétérogènes participent d'un même univers. Elle ne permet pas, sans données complémentaires, d'attribuer à cet univers un changement de conduite.

III. DES ARCHITECTURES DE PLAUSIBILITE AUX EFFETS D'INFLUENCE

A. RELIER RECONNAISSANCE, ADHESION ET COMPORTEMENT

L'analyse des architectures narratives appelle naturellement une étude de leur réception. Une architecture peut organiser la perception d'un événement, fournir un vocabulaire commun ou rendre une interprétation immédiatement disponible. Les publics peuvent néanmoins partager certains cadres symboliques tout en conservant des jugements et des comportements hétérogènes. La participation discursive est généralement moins coûteuse que la mobilisation pratique.

Il faut donc distinguer au moins six états : exposition à un contenu, reconnaissance de sa structure, compréhension, appropriation, adhésion et comportement. Le passage de l'un à l'autre n'est ni automatique ni linéaire. Il dépend des dispositions antérieures, des normes du groupe, de la confiance accordée à la source, des coûts d'action, des opportunités concrètes et des interactions avec d'autres informations. Une même architecture peut produire une adhésion déclarée sans comportement, un comportement circonstanciel sans adhésion durable ou une simple familiarité.

Les recherches sur les effets médiatiques[20] ont depuis longtemps montré cette dépendance aux contextes sociaux de réception. Les récits interagissent avec des environnements plus vastes ; ils ne constituent pas des causes isolables au même titre qu'un traitement expérimental simple. Leur rôle peut être celui d'un cadrage, d'une ressource de justification, d'un mécanisme de réduction de complexité ou d'une structure de coordination affective. Ces fonctions ne sont pas équivalentes et n'impliquent pas la même causalité.

Cette distinction empêche de conclure qu'une architecture fortement diffusée serait nécessairement efficace. Inversement, un déplacement comportemental important peut résulter de mécanismes peu visibles : pression normative locale, intérêt matériel, contrainte organisationnelle ou événement déclencheur. La visibilité narrative et l'efficacité pratique peuvent varier indépendamment.

B. DE LA PUISSANCE STRATEGIQUE A LA PRECISION ANALYTIQUE

La notion de « bataille des récits » possède une force intuitive et une réelle utilité stratégique. Elle rappelle que les énoncés ne circulent jamais seuls, que les acteurs cherchent à imposer des cadres de perception et que la maîtrise du sens peut compter autant que la maîtrise des canaux. Elle offre ainsi un langage commun à des praticiens, des analystes et des chercheurs qui observaient auparavant des phénomènes voisins sans toujours pouvoir les relier. Cette fécondité explique légitimement son succès.

Prise au sérieux, cette métaphore invite même à dépasser l'étude de messages isolés. Une bataille ne se réduit pas à la somme des projectiles échangés ; de même, un espace narratif ne se réduit pas à la somme de ses contenus. Il possède une profondeur historique, des positions déjà occupées, des répertoires mobilisables et des publics capables de reconnaître les formes avant d'en examiner les détails. La notion conduit donc naturellement vers l'analyse des architectures de plausibilité défendue dans cette note.

20 Teun A. van Dijk, News as Discourse, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates, 1988.

Sa limite apparaît seulement lorsque l'image stratégique devient, presque sans transition, une explication causale. Parler de bataille suggère des ensembles relativement cohérents, des positions identifiables et une issue attribuable. Les environnements numériques sont souvent plus indociles : des fragments contradictoires peuvent servir une même architecture, des continuités peuvent émerger sans direction unique et les publics peuvent reprendre, déplacer ou ironiser les contenus qui leur sont proposés. Ce constat ne réfute pas la métaphore ; il indique simplement le point où elle doit être complétée.

Deux architectures concurrentes ne disposent en outre ni des mêmes ressources, ni de la même profondeur historique, ni du même rapport à l'expérience vécue. Leur comparaison ne peut donc être seulement formelle. Un récit institutionnel ne devient pas crédible par la seule qualité de sa mise en scène ; il dépend aussi de la confiance accumulée, de la cohérence des pratiques observées et de la possibilité, pour les publics, de confronter les énoncés à leur expérience. La narrativité peut soutenir une autorité ; elle ne la crée pas à elle seule.

Il devient alors utile de distinguer plusieurs significations possibles de la victoire. Gagner en visibilité n'est pas nécessairement gagner en crédibilité ; gagner en crédibilité n'est pas nécessairement provoquer une action. Le même contenu peut renforcer une communauté, mobiliser ses adversaires et demeurer sans effet sur la majorité exposée. La « bataille des récits » conserve toute sa valeur si l'on précise le public concerné, la durée observée et le type d'effet recherché. Sans ces précisions, elle risque moins d'être fausse que de demeurer trop généreuse : elle explique à la fois la circulation, la reconnaissance et l'action, alors que ces trois résultats ne se déduisent pas les uns des autres.

L'enjeu n'est donc pas d'opposer un « bon récit » à un « mauvais récit » comme si leur efficacité dépendait principalement de leur qualité narrative. Une telle réponse reproduirait le problème qu'elle prétend résoudre : elle attribuerait aux formes symboliques une puissance autonome. Les récits opèrent dans des configurations associant dispositifs techniques, affects, autorités sociales, intérêts, contraintes et possibilités d'action.

C. VERS UNE ANALYSE INTEGREE DE L'INFLUENCE

Une analyse plus rigoureuse doit articuler trois plans sans les confondre. Le premier concerne les architectures symboliques : motifs, rôles, oppositions, temporalités et affects. Le deuxième porte sur les conditions sociotechniques de circulation : plateformes, recommandations, réseaux, formats et régimes de visibilité. Le troisième examine la réception et les conduites : compréhension, croyance, appropriation, mobilisation et comportement.

La narratologie et la sémiotique éclairent principalement le premier plan. Les méthodes computationnelles permettent d'observer partiellement le deuxième et certaines traces du premier. L'étude du troisième exige d'autres dispositifs : enquêtes, entretiens, expérimentations, panels longitudinaux, observation ethnographique ou données comportementales contextualisées. Aucun niveau ne peut servir de substitut aux autres.

Cette séparation fournit également un critère de réfutabilité. Une hypothèse sur l'influence gagne à indiquer ce qui devrait changer, chez quels publics, selon quelle temporalité et par rapport à quelle situation contrefactuelle. Sans ce minimum, la forte visibilité peut être interprétée comme une conquête de l'espace informationnel, tandis qu'une faible adhésion peut être requalifiée en imprégnation lente ou en transformation invisible des catégories de pensée. L'approche narrative devient au contraire plus forte lorsqu'elle accepte de nommer ce qu'elle n'établit pas encore : elle cesse alors d'être une métaphore englobante pour devenir une composante précise d'une théorie de l'influence.

Cette architecture analytique permet de formuler des hypothèses causales plus précises. On peut rechercher dans quelles conditions une structure de plausibilité accroît la probabilité d'une adhésion, comment la répétition modifie la familiarité, ou comment un affect partagé facilite une coordination. Mais ces relations doivent être testées et ne peuvent être déduites de la seule présence d'un récit.

L'influence numérique apparaît alors non comme une simple transmission de messages, ni comme une guerre autonome entre univers narratifs, mais comme un ensemble de processus organisant la plausibilité collective dans des environnements sociotechniques. Les récits y constituent des infrastructures d'intelligibilité. Ils orientent l'attention et rendent certaines

interprétations disponibles ; ils ne déterminent jamais mécaniquement ce que les publics pensent ou font.

RECOMMANDATIONS

1. **Ne plus qualifier d'« influence » ce qui ne constitue qu'une circulation**

Les institutions devraient cesser d'utiliser les volumes de vues, de partages, de commentaires ou de mentions comme des preuves directes d'influence. Ces données mesurent une exposition, une circulation ou une réaction. Elles ne permettent pas, à elles seules, d'établir une modification des croyances, des attitudes ou des comportements.

Cette distinction rejoint directement les conclusions de l'étude de RAND, *Countering Violent Extremism in Indonesia*, financée par le Global Engagement Center du Département d'État américain. RAND constate que l'évaluation des campagnes en ligne repose encore principalement sur la portée et l'engagement, likes, partages et commentaires, alors que ces indicateurs ne mesurent pas les effets sur les attitudes ou les comportements. Les chercheurs préconisent par conséquent des panels, des mesures avant-après et, lorsque cela est possible, des comparaisons entre groupes exposés et non exposés.

L'Army Science Board adopte une logique comparable lorsque, dans *Human Interaction and Behavioral Enhancement*, il recommande d'évaluer les opérations informationnelles à partir des changements de comportement en ligne, des réactions de l'adversaire et des effets constatés sur le terrain, et non à partir de la seule diffusion des messages.

Une règle simple devrait donc être appliquée : lorsqu'une étude ne dispose que de traces de plateforme, elle doit parler de visibilité, de circulation ou de réactivité. Le terme d'influence devrait être réservé aux situations dans lesquelles une transformation cognitive, sociale ou comportementale a effectivement été documentée.

2. Remplacer la surveillance des messages par l'analyse des architectures de plausibilité

Les dispositifs de veille restent généralement organisés autour de messages, de comptes, de mots-clés ou de campagnes identifiables. Ils décrivent correctement les objets qui circulent, mais beaucoup moins les structures qui rendent ces objets reconnaissables et plausibles pour certains publics.

Dans, *Understanding and Addressing Misinformation About Science*, les *National Academies* américaines soulignent que les conséquences d'une information ne dépendent pas seulement de sa diffusion, mais aussi des publics qu'elle atteint et de son interaction avec des facteurs individuels et structurels préexistants : valeurs, croyances, identités, préférences, confiance et position sociale. Elles distinguent en outre quatre niveaux d'intervention : production, demande, distribution et appropriation. Ils concluent qu'aucun ne peut être considéré isolément comme le point d'action privilégié.

Cette approche conduit à déplacer l'unité d'analyse. Les institutions devraient cartographier non seulement les contenus, mais aussi les oppositions, les rôles, les causalités implicites et les affects qui se maintiennent malgré le renouvellement des messages : vérité cachée contre parole officielle, peuple dépossédé contre élites, menace contre protection, révélation contre dissimulation.

Un contenu peut être supprimé ou réfuté tandis que l'architecture qui lui donnait sa plausibilité demeure disponible. La surveillance devrait donc devenir longitudinale : elle suivrait les périodes de latence, les réactivations, les changements de support et les appropriations contradictoires d'une même structure. L'objet pertinent ne serait plus seulement la campagne visible, mais l'infrastructure interprétative susceptible d'accueillir plusieurs campagnes successives.

3. Ne pas répondre publiquement à un récit sans évaluer le risque de l'amplifier

La réponse institutionnelle ne doit pas être automatique. Désigner publiquement un récit hostile, exposer son origine ou lui opposer immédiatement un démenti peut augmenter sa visibilité, lui conférer une

importance qu'il ne possédait pas et renforcer le sentiment de persécution de la communauté qui le diffuse.

Dans *Countering Russian Social Media Influence*, RAND relève ainsi que l'identification publique d'une source étrangère n'entraîne pas nécessairement une diminution de la consommation, de la diffusion ou de la croyance. Dans certains cas, la dénonciation d'une opération peut même amplifier son message et donner à son auteur le bénéfice stratégique d'apparaître comme particulièrement puissant.

Dans *Health Misinformation*, le *Surgeon General* américain recommande également aux professionnels de l'information d'apprendre à corriger les informations trompeuses sans contribuer à leur amplification, de répondre d'abord aux questions réelles des publics et de privilégier les sources crédibles localement.

Avant toute réaction, les décideurs devraient donc comparer au moins quatre options : la réponse publique, la réponse ciblée, l'action indirecte sur l'environnement informationnel et l'absence de réponse. La décision devrait dépendre de la taille réelle du public touché, de son degré d'appropriation du récit, de la possibilité d'une amplification involontaire et de l'existence d'un effet stratégique documenté. Une séquence fortement visible mais enfermée dans une communauté marginale ne justifie pas nécessairement une intervention nationale.

4. Ne plus financer de contre-récit sans agir sur ce qui rend le récit adverse plausible

La production d'un « meilleur récit » ne constitue pas une politique suffisante. Lorsqu'une représentation hostile s'appuie sur une expérience vécue, une contradiction institutionnelle ou une défiance accumulée, la qualité formelle du contre-discours ne corrigera pas les conditions qui lui donnent sa crédibilité.

Les travaux américains sur l'écosystème informationnel déplacent précisément l'effort vers les relations de confiance, les communautés et les institutions. Dans *Rebalancing the Information Ecosystem*, RAND souligne que la résilience ne consiste pas uniquement à diffuser des informations exactes : elle suppose de restaurer les liens sociaux et institutionnels qui permettent à ces informations d'être reçues.

La doctrine de l'*U.S. Army*[21] formule la même exigence de manière plus opérationnelle : une narration doit être renforcée par des actions cohérentes et les comportements de l'organisation doivent rester alignés avec le message qu'elle porte. Toute stratégie narrative devrait donc commencer par un audit de plausibilité : quelles expériences, pratiques ou contradictions rendent le récit adverse crédible ? La réponse pourrait alors inclure une communication, mais également une modification des pratiques, des preuves vérifiables et le recours à des intermédiaires réellement crédibles auprès du public concerné. Une institution ne peut durablement compenser par le récit ce que son comportement quotidien contribue à confirmer.

5. Soumettre toute opération narrative à une expérimentation contradictoire

Aucune campagne ne devrait être généralisée parce que ses concepteurs la jugent persuasive ou parce qu'elle obtient de bons résultats d'engagement. Elle devrait être testée sur plusieurs catégories de publics et comparée à une situation de référence.

L'expérimentation devrait mesurer séparément la reconnaissance du message, sa compréhension, sa mémorisation, son appropriation, l'évolution des attitudes et les comportements observables. Elle devrait également rechercher les effets indésirables : amplification du récit adverse, renforcement de la polarisation, réactivation d'un motif ancien, perte de confiance ou mobilisation d'un public initialement indifférent.

RAND a précisément employé un protocole contrôlé pour distinguer l'exposition à une campagne de ses effets réels. Ses chercheurs ont réparti les participants entre un groupe exposé au contenu étudié et un groupe témoin, puis mesuré les différences produites. Cette méthode ne résout pas toutes les difficultés de validité écologique, mais elle est beaucoup plus solide qu'une extrapolation fondée sur les performances des plateformes. Le *Department of Defense* américain inscrit plus largement les opérations dans l'environnement informationnel dans une architecture associant personnels,

[21] Aguilastratt, A. Updike, M. White, M. (2022). The Information Domain and Social Media: Part 2. NCO Journal. https://www.armyupress.army.mil/Journals/NCO-Journal/Archives/2022/January/Social-Media-Part-2/

programmes, gouvernance et partenariats, ce qui confirme qu'elles ne peuvent être réduites à la seule fabrication de messages[22].

Les institutions devraient enfin imposer une analyse contradictoire avant le déploiement. Une équipe distincte rechercherait les contre-exemples, les publics non réceptifs, les interprétations ironiques et les causalités alternatives. Cette procédure empêcherait que les analystes sélectionnent les traces qui confirment l'architecture qu'ils ont eux-mêmes reconstruit

[22] Department of Defense. (2023). DOD Announces Release of 2023 Strategy for Operations in the Information Environment. https://www.war.gov/News/Releases/Release/Article/3592788/dod-announces-release-of-2023-strategy-for-operations-in-the-information-enviro/

CONCLUSION

Les approches narratologiques ont permis un déplacement décisif : passer des contenus isolés aux continuités interprétatives qui rendent ces contenus reconnaissables, plausibles et réactivables. Les notions de sérialité, d'architexte, d'isotopie et de structure actantielle éclairent la persistance de formes symboliques sous la fragmentation des flux numériques. L'analyse des plateformes et des affects montre que ces formes sont inséparables de dispositifs techniques, de temporalités de mémoire et de communautés de réception.

Cette puissance descriptive doit toutefois être exactement circonscrite. Une architecture narrative visible, stable et cohérente ne démontre pas une transformation des comportements. Les traces numériques mesurent principalement la circulation et la réactivité. Elles laissent ouverte la question de la compréhension, de l'adhésion et de l'action. La reconnaissance d'une forme n'est pas sa victoire.

La limite de la « bataille des récits » réside donc moins dans l'attention qu'elle porte aux récits que dans le glissement qu'elle autorise entre trois objets différents : l'organisation symbolique de la plausibilité, la réception cognitive et la causalité comportementale. En les confondant, elle risque de transformer une métaphore stratégique en théorie générale de l'influence. En les séparant, elle retrouve sa véritable utilité : décrire les conditions dans lesquelles certaines interprétations deviennent disponibles et résistantes.
Les approches narratives ne sont pas insuffisantes parce qu'elles seraient faibles. Elles le deviennent lorsqu'on leur demande de produire autre chose que ce qu'elles savent établir. Elles reconstruisent les infrastructures symboliques et affectives de la plausibilité ; les méthodes computationnelles en rendent visibles certaines distributions ; l'étude de la réception et des comportements doit encore établir les effets. C'est dans cette articulation, et non dans l'idée d'un affrontement autonome entre récits, que peut se construire une analyse rigoureuse de l'influence numérique.

SKEMA Publika
SKEMA Business School, Campus Grand Paris
5 Quai Marcel Dassault – CS 90067
92156 Suresnes Cedex, France

Tél. : +33.1.71.13.39.32
Courriel : publika@skema.edu
Site Internet : www.publika.skema.edu